



HAL
open science

Note de lecture de : Gregory, M. R., Laverty, M. J. (2023). Ann M. Sharp. Aux sources de la philosophie pour enfants (traduit par J. Hawken). Vrin, 453 p.

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de : Gregory, M. R., Laverty, M. J. (2023). Ann M. Sharp. Aux sources de la philosophie pour enfants (traduit par J. Hawken). Vrin, 453 p.. Carrefours de l'éducation, 2025, 60 (2), pp.260-263. <hal-05381864>

HAL Id: hal-05381864

<https://hal.science/hal-05381864v1>

Submitted on 6 Jan 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Gregory, M. R., Laverty, M. J. (2023). *Ann M. Sharp. Aux sources de la philosophie pour enfants* (traduit par J. Hawken). Vrin, 453 p.

Alain Panero

Université de Picardie Jules Verne (CAREF)

La « philosophie pour enfants » (*Philosophy for Children*) a été inventée aux États-Unis dans les années 1970 par Matthew Lipman, professeur à l'université d'État de Montclair dans le New Jersey. Sa pertinence pédagogique n'est, semble-t-il, plus à démontrer puisque les méthodes de Lipman ont essaimé dans le monde entier. Rappelons que Lipman demandait aux enfants de se questionner après la lecture de romans philosophiques qu'il avait lui-même écrits et qu'il accompagnait de volumineux guides à l'usage des formateurs. Ses récits, dont le plus connu est *La découverte d'Harry Stottlemeier*, ont été traduits dans une quarantaine de langues et ses dispositifs de formation sont utilisés dans une soixantaine de pays. L'UNESCO a d'ailleurs reconnu officiellement le bien-fondé des pratiques inspirées des travaux de Lipman puisqu'une chaire intitulée « Pratiques de la philosophie avec les enfants : une base éducative pour le dialogue interculturel et la transformation sociale » a été créée fin 2016. Cette chaire est occupée par E. Chirouter, professeure à l'université de Nantes, qui promeut, dans le sillage du didacticien M. Tozzi, des manières alternatives de philosopher, et ce, dès la maternelle. Rares sont les professeurs du premier degré, en France ou ailleurs, qui n'ont jamais entendu parler des « ateliers philosophiques » ou des « discussions à visée philosophique » qui, renouvelant le projet de Lipman, s'appuient à présent sur une littérature de jeunesse qui excède les seuls romans dits « philosophiques ».

En ce point, insistons-y, la question n'est jamais d'élargir l'enseignement de la philosophie *en tant que discipline scolaire* à un public plus jeune ou plus vaste (par exemple, en France, celui des lycées professionnels) mais d'échapper, au contraire, à toute logique curriculaire. Aussi ne s'agit plus de « philosopher » pour préparer un examen ou un concours mais de participer *in situ* (dans la classe) et *hic et nunc* (en temps réel) à une délibération collective dans le cadre de ce que Lipman nomme une « communauté de recherche » (*Community of Inquiry*). La constitution d'une telle communauté, composée de l'enseignant et de ses élèves, serait à elle-même sa propre fin : elle viserait à prouver qu'une pratique démocratique, sous-tendue par un usage réglé de nos paroles et de nos jugements, peut devenir une *réalité* reproductible et même durable ; ce qui fournirait à l'ambition démocratique un tout nouveau type de fondation. Certes, la question de savoir si une telle communauté, viable à l'échelle d'une classe, le serait à l'échelle d'un pays entier, voire à une échelle internationale, reste entière ; d'autant que les enfants, comme les peuples, vieillissent et changent. S'imaginer, par exemple, que l'on pourrait fabriquer des philosophes en herbe qui, devenus adolescents puis adultes, deviendraient, sans risque de régression ou de transgression, des citoyens parfaits, ce serait non seulement être victime d'un mirage d'homothétie mais encore caricaturer l'élan lipmanien. Quoi qu'il en soit, c'est cette tension entre le particulier et l'universel qui, à notre sens, devrait avant tout justifier le projet de remonter, comme le titre du présent volume le suggère, « aux sources de la philosophie pour enfants ». Car certaines sources se tarissent. Or, est-il si sûr que la démarche originelle de Lipman n'ait pas été profondément dénaturée par les usages qui en ont été faits ? Que penser, par exemple, du film documentaire *Ce n'est qu'un début* (réalisé par J.-P. Pozzi et P. Barouquier) qui, en 2010, semblait faire de l'apprentissage de la philosophie en maternelle une sorte de panacée pour

temps de crise ? Et la teneur républicaine et laïque des ateliers philosophiques dans les INSPÉ est-elle vraiment d'inspiration lipmanienne ? etc.

Pourtant, malgré son titre suggestif (trop suggestif peut-être par rapport au titre américain : *In Community of Inquiry with A. M. Sharp. Childhood, Philosophy and Education*), il s'avère que le but du présent volume n'est nullement de se focaliser sur le travail inaugural de Lipman. Sur ce point, il existe d'ailleurs de nombreuses études, notamment celles de Michel Sasseville, professeur à l'université Laval et président, de 1997 à 1999, de l'ICPIC (*International Council of Philosophical Inquiry with Children*). Il ne s'agit pas non plus de suivre pas à pas, comme pourrait le faire un historien de l'éducation, l'essaimage international et les avatars d'une pédagogie nouvelle au fil de systèmes éducatifs qui, d'un pays à l'autre, ne confèrent pas forcément au terme « philosophie » le même sens ni la même valeur (il semble qu'un tel travail reste à faire). En vérité, ce volume doit engager le public francophone à lire enfin les travaux d'Ann M. Sharp pour eux-mêmes, et non par rapport à ceux de Lipman. Car Sharp fut bien plus qu'une simple collaboratrice de Lipman. Marquée par ses premières expériences d'enseignement au sein d'une maison de correction pour jeunes filles puis dans deux universités historiquement noires (cf. pp. 34-35), elle forma avec lui un « tandem » (cf. pp. 17-18) qui, durant trois décennies, sut maintenir la philosophie *pour* et *avec* les enfants dans la bonne direction, celle d'un juste équilibre entre la logique et la sensibilité (comme Lipman le préconisait) mais aussi, très concrètement, entre la parole des filles et celle des garçons, et qui plus est, de milieux sociaux différents. Sous cet angle, on peut même dire que Sharp fut la première à introduire dans la philosophie pour enfants des éléments que l'on peut qualifier de « féministes », par exemple l'éthique du *care* (cf. pp. 18-19). Pourtant, force est de reconnaître qu'on ne lit ou ne cite que rarement ses textes (si tant est que l'on réussisse à se les procurer). C'est donc le grand mérite de M. R. Gregory et M. J. Laverty d'avoir pris l'initiative de nous offrir ici une anthologie des principaux articles de Sharp traduits en français, laissant en quelque sorte au lecteur le soin d'apprécier par lui-même l'influence de Lipman sur Sharp ou celle de Sharp sur Lipman. Pour l'aider dans cette tâche, le livre est découpé en sept parties. Chaque partie s'attache à une question particulièrement prégnante dans l'œuvre de Sharp (surtout celle de la « communauté de recherche », mais aussi, par exemple, celles de l'« esthétique » et de l'« éducation des émotions ») et comprend deux articles de Sharp se rapportant à la thématique présentée, lesquels sont, à chaque fois, utilement précédés d'une introduction rédigée par un spécialiste.

Que le lecteur retrouve ici des idées qui lui sembleront familières s'il a lu quelques-uns des écrits de Lipman, notamment *À l'école de la pensée : enseigner une pensée holistique*, c'est certain. Mais l'essentiel n'est pas là. Car, au fil de sa lecture, il s'apercevra surtout que Sharp, qui est une philosophe à part entière (voir, par exemple, ses références à Nietzsche et à Levinas, dans les chapitres 5 et 9) a été influencée, comme Lipman, par le pragmatisme de John Dewey (pour qui penser, c'est affronter ensemble des difficultés réelles pour tenter de les résoudre, et non pas disserter en solitaire sur des problématiques abstraites) et par sa conception de la démocratie (d'une démocratie qui n'est pas un système artificiel de gouvernement mais un mode de vie). Il n'y aurait donc pas deux sources de la philosophie pour enfants, l'une qui serait lipmanienne et l'autre qui serait sharpienne, mais une seule et même source, à savoir l'œuvre de Dewey. Ce qui bien sûr complique les choses. Car un

ouvrage supplémentaire, précisant la filiation réelle ou rêvée entre la pédagogie de Dewey et la philosophie pour enfants, serait à écrire.

Quoi qu'il en soit, soulignons que nombre de propositions pédagogiques que le lecteur trouvera ici et jugera sans doute, en 2025, « naïves », idéalistes ou excessivement optimistes (cf., par exemple, pp. 423-427), doivent avant tout être replacées dans leur contexte génétique. Ce qui fonde la vision philosophique de Sharp, ce sont les multiples expériences vécues dans les classes au contact des enfants mais aussi, à l'université, ses échanges avec les enseignants du primaire dans le cadre des formations à la philosophie pour enfants. Comme nous l'évoquons plus haut, le *fait* de l'existence d'une communauté éducative s'impose comme une évidence qui ne peut que frapper tous les esprits, même les plus sceptiques. Restituée en mots, cette évidence perd bien sûr de sa netteté. Mais il ne faut surtout pas inverser l'ordre des fondations. L'expérience de la communauté de recherche est une expérience *sui generis* qui doit certes être théorisée si elle ne veut pas rester aveugle à elle-même. Mais, en tant qu'expérience phénoménologique radicale, elle n'est jamais sommée de devoir vérifier une hypothèse scientifique préalable, qu'elle soit d'ordre didactique, psychologique ou sociologique. En ce sens, la pédagogie de la communauté de recherche est à elle-même son propre fondement. Le but n'est donc plus de construire méthodiquement un programme promettant, *via* l'apprentissage du français, des mathématiques, de l'histoire, des langues mortes ou vivantes, *etc.*, une émancipation à venir des élèves, mais de leur offrir dès à présent, et quels que soient les apprentissages envisagés, l'occasion de faire un usage raisonné de leur liberté (oser parler mais savoir aussi se taire). Cela peut évoquer ce que l'on appelle aujourd'hui l'« éthique de la discussion » (laquelle fixe les conditions minimales d'une entente possible) mais, en vérité, il ne s'agit pas de cela. Car les délibérations au sein de la communauté de recherche (à ne pas confondre avec les débats sophistiqués ou les polémiques gratuites) produisent une *joie* partagée (et pas seulement un respect mutuel) qui, déjà, nous autorise à penser, comme dirait Spinoza, que « nous persévérons dans notre être ». En dernière instance, cet accroissement proprement ontologique à la fois de chaque sujet et du groupe-classe reste assez mystérieux. Mais, en tant qu'il *s'éprouve*, il nous pousse au moins à admettre qu'en matière d'éducation, on aurait tort de ne pas parier sur l'éducabilité philosophique de tous.